

Bulletin d'histoire politique

Paroles de Poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918, Radio France/Les Locales, Collection Libro Texte intégral, 1998, 179 pages

Marcelle Cinq-Mars



Volume 8, numéro 2-3, hiver 2000

L'histoire militaire dans tous ses états

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060211ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060211ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cinq-Mars, M. (2000). Compte rendu de [Paroles de Poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918, Radio France/Les Locales, Collection Libro Texte intégral, 1998, 179 pages]. *Bulletin d'histoire politique*, 8(2-3), 259–260.
<https://doi.org/10.7202/1060211ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Paroles de Poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918, Radio France/ Les Locales, Collection Libro Texte intégral, 1998, 179 pages.

Poilu, surnom très révélateur de l'apparence des soldats français dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Poilus, en comparaison de leurs alliés de l'Empire britannique, rasés de près en toutes circonstances. Poilus aussi, par leurs attitudes, par ces comportements que la France des années 1910 n'aurait pas acceptés, n'eût été de la guerre menée par ses millions de soldats.

Leurs rares permissions à l'arrière ne passaient pas inaperçues, comme le relate Pelou en juillet 1915 :

« Séjour à l'arrière agréable, l'homme se sent revivre et veut profiter des courts moments de répit en laissant les passions se donner libre cours. Les fredaines ne se comptent pas, elles s'étalent au grand jour. La chair est faible, la nature agit irrésistiblement, une indulgence bienveillante et salutaire absout toutes les fautes. Telle femme qui avoue professer une estime et une amitié sans bornes à son mari absent se montre caressante, pressante et se donne plusieurs fois par jour. »

Le poilu donc est un être étrange que les civils supportent, parfois en maugréant. Après tout, n'est-ce pas aussi « le seul espoir de la France, le seul qui garde ou prend les tranchées, malgré l'artillerie, malgré la faim, malgré le souci, malgré l'asphyxie », malgré la mort ?

Et quelle mort. Mort fulgurante pour les chanceux, mort lente pour les autres, comme celle de Jean-Louis Cros qui écrivit ces lignes sur un bout de carton, alors qu'il gisait mourant dans un trou d'obus le 16 avril 1917. Ses compagnons trouvèrent cette note sur lui et l'envoyèrent à sa femme :

« Chère femme et chers parents et chers tous,

Je suis blessé. Espérons que ça ne sera rien. Élève bien les enfants, chère Lucie. Léopold t'aidera si je ne m'en sortais pas. J'ai une cuisse broyée et suis seul dans un trou d'obus. Je pense qu'on viendra bientôt me sortir. Ma dernière pensée va vers vous. »

Mort brave, déterminée, parfois programmée quand les généraux poussent les hommes dans des attaques sanglantes mais inutiles. Poussant les hommes à la limite de l'endurable. L'armée française est probablement celle qui vit le plus de rebelles dans ses rangs. Mais laissons la parole au poilu Marcel :

« Là on nous a fait former un rectangle et en voyant le poteau nous avons compris mais trop tard à la scène que nous allions assister. C'était pour fusiller un pauvre malheureux qui dans un moment de folie tant que nous étions à Lorette a quitté la tranchée et a refusé d'y revenir. [...] Il est arrivé entre deux gendarmes, a regardé en passant le poteau, puis à quelques

pas plus loin on lui a bandé les yeux. [...] Puis après lui avoir attaché les mains au poteau et nous avoir fait mettre au présentez-armes nous avons entendu les tristes commandements (« joue – feu... ») puis ce pauvre malheureux s'est tordu et un sergent lui a donné le coup de grâce, une balle de revolver dans la tête. »

* * *

Paroles de poilus qui se sont tus dans les tranchées il y a des lustres. Paroles d'un passé pas si loin de nous, mais méconnu. La mémoire s'effrite-t-elle si rapidement, quand les ans ont implacablement fauché les témoins d'une tragédie ?

Heureusement, des initiatives comme *Paroles de Poilus* redonnent la parole à ces combattants de la première guerre dite moderne. Offert dans la collection Libro, ce petit livre de 179 pages renferme une sélection impressionnante de lettres de soldats envoyées à leurs familles entre 1914 et 1918.

Loin des synthèses historiques qui survolent de plus en plus haut les événements de la Grande Guerre, les lettres de ces poilus plongent le lecteur dans les tranchées, à leurs côtés. Le froid, la boue, les rats, les restes humains, les pilonnages interminables, la mort sont autant d'aspects de la vie quotidienne du poilu.

Le recueil est présenté en saisons, saisons qui marquèrent le déroulement du premier conflit mondial. L'été, plein d'espoir, l'automne coloré de mille feux, l'insupportable hiver, le printemps gonflé de renaissance. Dans la plupart des cas, une courte notice biographique présente le signataire de la lettre.

L'historien pourrait grimacer à la juxtaposition anachronique des lettres présentées dans ce recueil. Ne vaudrait-il pas mieux suivre les événements tels qu'ils se sont déroulés ? Pas nécessairement. Il faut considérer ces *Paroles de Poilus* non pas comme une leçon de la Grande Histoire (on n'y mentionne que très rarement des noms célèbres), mais comme un écho du passé, un cri venant de ces tranchées boueuses où la vie se moquait bien des dates. Et où la mort frappait en tout temps, en toute saison.

« Si cette lettre vous parvient ça sera que je serai foutu. [...] Efforcez-vous de vivre avec mon souvenir et que mon image vous soutienne jusqu'au bout. Je serai allé rejoindre un peu avant vous le pays où l'on n'existe qu'à l'état de souvenir. »

Marcelle Cinq-Mars
Historienne